

---

## AVANT-PROPOS

---



## FOLIE ET GENRE EN CRÉATIONS

Cet ouvrage propose une approche plurielle et diversifiée de la raison et de la déraison, mais aussi de la liaison et de la déliaison sociale qu'elles impliquent. Il ne s'agit pas exclusivement de traiter de la folie dans une dimension clinique et uniforme (donc subtilement effrayante de par cette univocité), mais toutes ses déclinaisons, de l'égarement au délire, de l'aliénation à l'extravagance, de l'excentricité au débordement ; non pas la mélancolie, mais toutes ses variations, de l'écœurement à l'amertume, du déplaisir à l'apathie, de la morosité au désœuvrement. Et encore ne sont-ce là que quelques références qui oscillent entre des jeux de synonymie et de profondes nuances qu'il nous appartient de démêler. L'approche se veut diachronique et concerne les littératures et les arts des langues romanes et anglo-saxonnes.

Ces folies et ces mélancolies, ces désirs et ces jouissances seront plus particulièrement étudiées au travers de la dimension du féminin qu'il s'agisse des œuvres de femmes ou des figurations de folles et de mélancoliques. Si le fou (du roi) a bénéficié d'une considération, voire d'une certaine déférence, qu'en est-il des folles ? Ont-elles aussi leurs rois ? Ou leurs reines ? La déliaison, l'exclusion, la forclusion induites par folies et mélancolies, quelles que soient leurs formes, sont-elles uniformément radicales et dévastatrices ou varient-elles en fonction des genres ?

Aucune place n'est accordée à la prise en compte de la différence des sexes dans la fresque magistrale de l'évolution du statut de la folie et de la figure du fou que constitue *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) de Michel Foucault. En 1972, la psychologue américaine Phyllis Chesler faisait cependant paraître *Les Femmes et la folie*, qui s'interroge, cette fois, sur « un crime vieux comme l'histoire : celui de la condamnation de la femme à folie » (Hélène Cixous, préface de la traduction française, 1975). Elle y décrit le nombre croissant de femmes internées ou consultant un psychiatre dans les années soixante, ainsi que le mode patriarcal de fonctionnement

des hôpitaux psychiatriques et de la psychiatrie elle-même<sup>1</sup>. Les mythes, la littérature et les arts nous renseignent également sur cette inscription des femmes dans la folie, et ses différentes déclinaisons, les représentations culturelles de la déraison, l'égarement, la « maladie mentale », l'hystérie telle une trace indélébile que la médecine des humeurs a associée au corps féminin. En Grèce, Até, fille d'Eris, est la déesse de la fatalité, mais aussi de la folie. Électre poursuivie par les Érinyes après le meurtre de Clytemnestre, deviendra folle, alors que son frère, Oreste, sortira indemne du matricide qu'il a lui-même commis. Antigone est « folle de naissance » d'après la sentence de Créon dont elle a bravé l'interdit, le délire prophétique de Cassandre la condamne à une tragique lucidité, cette « blessure la plus proche du soleil » (René Char). De Jeanne d'Arc à Juana la loca, de Frida Khalo à Camille Claudel, de Sylvia Plath à Alejandra Pizarnik en passant par Ophélie et Madame Bovary, les figures de « folles » et d'artistes folles interrogent donc la polarisation masculin/féminin et dénoncent autant l'impossible héroïsme que l'instable reconnaissance de la création au féminin. Que disent les œuvres littéraires et artistiques des femmes du rapport de celles-ci à la déraison ? Quelle(s) situation(s) dans la société patriarcale, la culture androcentrée et la tradition littéraire éminemment « masculine », les écritures féminines de la folie mettent-elles en scène ?

Par ailleurs, il s'agit de réfléchir précisément sur les mécanismes qui s'opèrent quand la déraison, le ravissement ou la folie génèrent une démarche d'ordre esthétique et/ou sacrée : le ravissement est une conduite « borderline » certes, mais il peut être aussi une conduite admissible et admise ; un délire qui renvoie aux confins des espaces et des institutions sociales certes, mais également une exaltation facteur d'inclusions et d'une certaine « reconnaissance », voire d'une dynamique de liaison, sacrée ou pas : cette reconnaissance, parfois cette célébration, que l'on s'autorise envers les singularités créatrices et/ou mystiques, ces singularités que l'on repère et que l'on localise à la fois comme étant en dehors des sociétés, déliées par rapport à leurs normes et comme sur la limite même de ces normes, comme dépassant et préservant les normes dans un seul et même mouvement, comme garantes du lien social en quelque sorte alors même qu'elles s'en délient ou s'en distancient par un comportement « déraisonnable ». Le fait d'être privés (ou de « se » priver) non pas de la stricte rationalité, mais « de la maîtrise de ses activités conscientes », le fait de faire reculer les limites pour les expérimenter plus puissamment et violemment semble

1. Voir également Boris Cyrulnik et Patrick Lemoine (dir.), *Histoire de la folie avant la psychiatrie*, Paris : Odile Jacob, 2018.

« autoriser », donner un surcroît d'autorité aux créateurs et aux créatrices reconnu.e.s comme tel.les. Comment se décline cette « autorisation » au cours des siècles pour les femmes « folles » ? Dans sa construction de soi en tant qu'artiste, le sujet féminin est-il seulement « voué à » sombrer dans la folie ? Ou bien parvient-il à en faire un vecteur de mobilité et de créativité, c'est-à-dire à se déplacer, à transgresser la topographie genrée, à se disloquer comme l'induit l'étymologie du vocable espagnol « loco/a » (*locus*) ?

Dans ce cadre, étudier la relation entre langages et folie, prendre en compte le pouvoir de fulgurance des figurations de la folie s'avère essentiel. La figuration de la folie par les femmes n'est pas seulement génératrice, en ses images, en ses rythmes, de poétiques nouvelles, d'esthétiques renouvelées au sein des genres littéraires. Leurs représentations et expériences de la folie (entendue dans toutes les variations que nous avons évoquées ci-dessus) peuvent conduire, au-delà de l'égarément qui peut être dévastateur (automutilation, suicide), à l'émergence de nouvelles identités et *in fine* à l'avènement d'un « lieu à soi » (Marie Darrieussecq, traduction française de V. Woolf, *A Room of One's Own*, 2016). La mise à l'écart ou la prise de distance volontaire par rapport aux attentes de la société peut constituer un refuge permettant de recouvrer le sens caché du monde et de l'être, de raviver un âge perdu (enfance, héritage mythique, etc.) afin d'y puiser les ressources constitutives d'une identité créatrice « (re)constructrice »... de soi et des autres.

Enfin, dans ce processus, notre réflexion accorde une importance particulière aux corps, partant du principe que ce que dit Pierre Bourdieu du « corps sportif » pourrait être appliqué au « corps fou », la folie étant à nouveau entendue dans toutes ses nuances et ses gradations, peut-être même convoquée dans une acception étymologique ayant trait au végétal (*folium.folii* : feuille, feuillage), à sa dimension parfois im-maitrisable et proliférante. Le sociologue précédemment cité affirme : « On peut poser en loi générale qu'un sport a d'autant plus de chances d'être adopté par les membres d'une classe sociale qu'il ne contredit pas le rapport au corps dans ce qu'il a de plus profond et de plus profondément inconscient, c'est-à-dire le schéma corporel en tant qu'il est dépositaire de toute une vision du monde social, de toute une philosophie de la personne et du corps propres<sup>2</sup> ». Quel est donc le « schéma corporel » véhiculé par les créations ayant trait à la folie ? Le « corps fou » ne peut-il pas constituer le socle de nouveaux liens, de liaisons innovantes ? Le « corps fou à l'œuvre » est ainsi,

2. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Minuit, 1979, p. 240.

en définitive, au fondement de l'affirmation de sujets singularisés par une « folie » encline aux liens et non plus « à lier ». La création apparaît alors comme le vecteur de « folies ouvertes », d'une jouissance passionnée et passionnante, ravageuse parfois, mais inventive et salutairement transgressive, en dépit de sa dimension fictionnelle, ou peut-être en raison de cette même dimension. Folles à lier, hystériques, psychotiques, anormales, excentriques, marginales, inadaptées, insoumises – la liste est longue de ces appellations qui conjuguent la folie au féminin – proposent, au travers de « leur corps à l'œuvre », une anormalité qui rime avec liberté, autant de voix discordantes et autres « langages déments » (Luce Irigaray) qui suggèrent de singulières entreprises de libération du sujet femme et par là même, de nouveaux imaginaires de la relation interhumaine et sociale, dans leurs impuissances et leurs insuffisances, mais aussi dans leurs potentialités prometteuses.

Nadia MÉKOUAR-HERTZBERG

Stéphanie URDICIAN